

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISANT

le 1^{er} de chaque mois

16 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

GRAVURE COLORIÉE

N° 1. — Jeune garçon de 9 ans: costume en velours, pantalon court au genou, jaquette ronde avec poches de côté, col rabattu et parements fermés par deux boutons comme aux poches.

N° 2. — Petite fille de 7 à 8 ans: costume en cachemire blanc orné de biais de satin et nœuds. La jupe, au bas, est plissée par séries de trois plis, sur lesquels retombe un volant plissé surmonté d'une jupe plissée en *fustanelle*; un flot de ruban descend de côté sur cette jupe; la jaquette, droite devant, ajustée derrière, ferme devant, puis fuit du bas, lisérée tout autour; séries de trois biais sur les devants et sur la couture des petits côtés, col plat liséré, manche garnie d'un plissé posé sous un bracelet de ruban noué.

N° 3. — Jeune fille de 12 à 14 ans: costume en cachemire; la jupe est toute plissée, la tunique est courte, drapée en arrière, sous deux pans fixés à la taille, corsage blouse serré à la taille par une ceinture en satin, poches sur les côtés de la basque; manche avec revers garni de guipure et nœud.

N° 4. — Bébé de 2 ans: costume en sicilienne orné de rouleautés de satin, jupe plate devant et des côtés, plissée derrière; casaque boutonnée devant, trois rouleautés courent parallèlement au bord et se répètent autour du col échancré en arrière; les rouleautés entourent derrière une ceinture boutonnée.

N° 5 et 6. — Devant et dos du même costume pour petits garçons de 3 à 6 ans: costume en petit drap du Thibet; la robe tombe droit devant ouverte sur un plastron de velours encadré d'une rangée de boutons, les poches fendues et clouées de boutons sont posées sur les côtés; le dos est cambré par la couture du dessous de bras; une petite jupe plissée est rapportée sous les basques.

GRAVURE SPÉCIALE DE COSTUMES POUR GARÇONS

N° 1. — Pardessus en drap gris bordé tout autour d'un galon; il boutonne de côté, double rangée de boutons, manche large ornée d'un demi-parement galonné et cloué de deux boutons.

N° 2. — Costume en cheviott gris fer: pantalon court au-dessous du genou, bas rayés à côtes. Jaquette fermée devant; la couture du dos reste ouverte vers le bas, celles des côtés ont un bouton à la même hauteur, poche sous les bras.

N° 3. — Pantalon en drap fantaisie à rayures; veston russe en matelassé de laine; il est encadré d'astrakan tout autour et sur un devant fermé par des cordes passementerie à motifs aux extrémités et olives; — poches, parements et col en fourrure.

N° 4. Paletot en drap marron boutonné sous une patte, col de velours, manche ronde à parement.

N° 5 et 6. — Devant et dos, costume écossais genre fantaisie en scotch tartan: le devant ferme de côté, bordé d'un galon qui tourne tout autour et qui se répète autour du col et des basques arrondies au bas du dos, piquées d'un bouton à la couture du dessous de bras, ces basques se détachent sur une petite jupe courte plissée.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

N° 1 et 3. — Dos et devant du paletot de petites filles de 7 à 10 ans: il est en drap losanges, couleur gris amandes, liséré partout de satin, même ton plus foncé; les devants tombent droits, recroissent l'un sur l'autre en boutonnant jusqu'au bas, seconde rangée en regard de boutons passementerie; — trois coutures au dos, celle du milieu s'arrête plus bas que la taille et reste ouverte.

N° 2. — Fillette de 7 à 8 ans: costume en scotch tartan carreaux chamois rayés de rouge et de bleu, gilet et manches en popeline de soie *bleu saphir* et boutons d'argent; le bas de la jupe est plissé tout autour rapporté, une draperie plissée, prise en biais, est posée au-dessus — la jaquette, faite en biais, s'ouvre sur un gilet fermé, petit col droit avec ruche intérieure, en crêpe lisse; la manche bleue est terminée par un parement écossais, recroisé et boutonné dessus.

N° 4 et 5. — Même costume en vigogne cachemire *gris-cendre* avec ornements en velours *grenat*. Fourreau Princesse se retournant du bas en *laveuse* bordée d'un biais de velours, au haut et des côtés, la jupe est plissée à l'écossaise tout autour.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N° 1 à 4. — Corsage plissé pour le costume de jeune fille, représenté sur la troisième figure de la gravure coloriée. — Le haut est monté à une pièce d'épaule qui boutonne devant. On plisse son étoffe et on pose ensuite le patron dessus pour tailler le corsage.

N° 5 et 7. — Col et manchettes pour enfant, broderie renaissance, c'est-à-dire que les fleurs sont ralliées par des brides et l'étoffe enlevée en dessous.

N° 7 et 8. — Autre parure, entièrement en broderie anglaise.

N° 9 et 10. — Bonnet grec, ou toque soutachée sur drap ou sur velours.

N° 11, 12 et 13. — Garnitures pour pantalons, tabliers ou robes d'enfant.

N° 14 à 17. — Initiales diverses et alphabet pour mouchoirs.

N° 18 à 21. — Patron du costume de bébé représenté sur la troisième figure de la gravure coloriée: le devant boutonne au milieu, le petit côté du dos tient au devant et remonte jusqu'à l'épaule. Une patte traverse sur le dos et se boutonne sur une jupe plissée, très-peu visible devant et se dégageant au milieu du dos. Petit collet carré, et grande poche porte-feuille.

N° 22 à 25. — Costume de garçon, figure 5 et 6 de la gravure coloriée. Le devant boutonne de chaque côté sur un grand plastron de velours. Le dos, forme paletot-sac, est découpé du bas en larges basques qui retombent sur une jupe plissée prise dans la couture du dessous de bras, et n'existant que derrière.

N° 26. — Manche pour l'un ou l'autre des deux costumes.

Les personnes qui désireraient d'autres patrons en dehors de ceux publiés par le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS



UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

CHAPITRE VII

Le plan de Dagobert.

Beaucoup de personnes prétendent que les animaux ne pensent pas ; qu'ils ne possèdent qu'une dose plus ou moins forte d'instinct. De pareilles idées ne méritent nullement la peine d'être combattues, par la raison que mille et mille faits viennent incessamment prouver le contraire. Mais il n'est point plus sourd que celui qui ne veut entendre !... L'entêtement est la surdité de l'esprit.

Chercher à boire et à manger quand on a soif et faim, cela peut être de l'instinct : celui de la conservation. Mais, certes, ce n'était pas le simple instinct qui poussait Dagobert à refuser la nourriture. Pour moi, je suis certain que les animaux pensent. De plus, j'affirme que Dagobert pensait davantage et avec infiniment plus de justesse que bien des hommes.

C'était sous l'influence de cette pensée que Dagobert venait de quitter son vieux tapis, qu'il venait de descendre dans la rue.

Un plan germait dans le cerveau du barbet.

Après avoir dégringolé l'escalier quatre à quatre, passé inaperçu devant la loge de Bobillard et enfilé une ruelle étroite, il se trouva sur le quai des Grands-Augustins. Sans hésiter il prit sur sa gauche, marchant comme quelqu'un qui connaît son quartier depuis longtemps, passa devant le Pont-Neuf, où plusieurs fois il avait rencontré

le concierge revenant de son bureau, et continua son chemin vers l'Institut.

Mais, arrivé en cet endroit, Dagobert s'arrêta indécis ?

Le barbet n'était plus dans son quartier ; et se trouvait tout à fait dépaycé.

Il resta quelque temps absorbé dans les souvenirs qu'il évoquait.

Enfin, après un regard jeté sur la maison faisant l'angle de la rue de Seine, il parut se rappeler, et, rapide comme une flèche, il s'élança sur le quai, dans la direction de la place de la Concorde, puis il traversa cette place, et s'arrêta sous les ombrages des Champs-Élysées pour reprendre haleine, et se désaltérer dans un ruisseau d'eau courante.

Ainsi qu'on l'a sans doute deviné, le pauvre chien voulait retrouver ses maîtres de quelques jours ; Ernest et Henriette d'Artigny, ainsi que leurs bons parents, dans le but d'essayer de les conduire chez la fleuriste.

Malheureusement la mémoire du fidèle barbet commençait à lui faire défaut ! Il se souvenait bien avoir traversé la place de la Concorde, mais il ne pouvait plus reconnaître la voie par laquelle il y était entré avec la famille d'Artigny.

Il se rappela seulement avoir parcouru quelque chose comme une grande rue populeuse et bruyante avant de déboucher sur la place.

L'avenue des Champs-Élysées, sillonnée par un grand nombre de personnes et de voitures, lui parut ressembler à peu près à cela.

Il s'y engagea donc, en jetant de temps à autre un coup d'œil inquiet à droite et à gauche, et il arriva à l'Arc de triomphe de l'Étoile, où il ne s'y reconnut plus du

tout; et alors, machinalement, il s'engagea à tout hasard dans une autre grande voie, vers la gauche.

Quel eût été le passant qui se serait douté que, dans le cerveau de ce pauvre barbet errant, s'agitait une pensée qui ferait honneur même à un être humain !

L'avenue que suivait notre ami avait une pente assez prononcée qui le conduisit, à sa grande surprise, vers le milieu de la rivière, sur un quai inconnu de lui. N'obéissant plus qu'au hasard, il prit à gauche, toujours courant, de telle sorte qu'il arriva de nouveau sur la place de la Concorde...

Alors, ne pensant plus qu'à retrouver ses bienfaiteurs, il commença à faire le tour de la place, en cherchant une trace nouvelle.

Arrivé à l'angle d'une grande rue, Dagobert s'arrêta, aspirant l'air à pleins poumons.

Cette rue était la rue Royale, par où Henriette l'avait conduit.

Dagobert, après s'être bien assuré que cette fois il ne se trompait pas, reprit sa course, la joie dans le cœur. Il remonta la rue Royale en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, longea l'église de la Madeleine, et, sans se retourner, certain à présent de sa route, s'engagea dans la rue Tronchet, traversa le boulevard Haussmann et arriva sur la place du Havre.

Là il s'orienta de nouveau pour plus de sûreté, ce qui lui permit de reprendre haleine, après quoi il s'engagea dans la rue d'Amsterdam et tomba comme une bombe dans l'hôtel de Dieppe qu'il fit retentir de ses aboiements.

Deux domestiques accoururent.

— Tiens! c'est le chien de monsieur le comte d'Artigny, firent-ils avec étonnement.

Et l'un d'eux ajouta :

— Comme il est crotté, le pauvre animal!... Jean, va donc prévenir monsieur le comte... Comme ses jolis enfants vont être contents!... eux qui le croyaient perdu à tout jamais.

— Farceur!... fit Jean avec un gros rire, tu veux que j'aille chercher monsieur le comte?

— Eh bien! que trouves-tu de si étrange à cela?

— Tu oublies donc que monsieur le comte a reçu une lettre de chez lui, hier au soir, et qu'il est parti ce matin, à six heures, avec sa famille?

CHAPITRE VIII

Un voyageur inattendu.

Cany est un gros bourg du département de la Seine-Inférieure, caché, comme tous les bourgs et villages de la haute Normandie, au milieu de bois superbes. En outre, cette petite ville est située au fond d'une vallée ravissante, où une claire rivière serpente parmi des prairies admirables. Assurément il serait difficile de trouver un paysage d'une douceur plus calme et plus grandiose à la fois.

A une courte distance au sud de Cany se voit une petite propriété assise sur le versant d'une colline boisée, au pied de laquelle une route départementale ondule en suivant les capricieux contours de la rivière.

Cette paisible demeure, composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage surmonté d'un vaste grenier, n'a nullement la prétention de jouer au château. Elle semble ignorer sa beauté et sourit innocemment sous les caresses du soleil, sous les parfums de la brise et aux doux murmures des bois ombreux.

Devant sa façade, ornée de rians volets verts, s'étend une pelouse, d'où s'élancent au hasard de grands et vigoureux platanes aux troncs capricieusement enguirlandés de lierre. Une large allée fait le tour de la pelouse, et, à droite et à gauche, donne naissance à d'autres allées moins larges qui vont se perdre en tournant dans le bois touffu.

Derrière cette jolie habitation existe un vaste jardin potager, entretenu, comme tout le reste de la propriété, avec le plus grand soin.

Terminons cette courte description, en disant qu'un mur entoure les terres au milieu desquelles s'élève l'habitation appartenant au comte d'Artigny.

Malgré sa simplicité, la propriété du comte n'est connue dans tout le pays que sous le nom de *château*, attendu que les gens des campagnes ont bientôt fait une demeure seigneuriale d'une maison sortant un peu de l'ordinaire.

M. d'Artigny et les siens étaient arrivés fort avant dans la nuit, de sorte que, bien qu'il fit jour depuis longtemps, personne, sauf les domestiques, n'étaient encore levés.

Jérôme le vieux jardinier, Perrin le cocher, Louison la cuisinière, et Joséphine, la bonne de madame d'Artigny, étaient à leurs travaux.

Un soleil resplendissant inondait la campagne; les oiseaux chantaient et jouaient dans le feuillage, qu'une brise embaumée agitait doucement.

Quelques maçons, accompagnés de Jérôme, prenaient des mesures, une partie du mur de clôture s'étant éboulée pendant un ouragan qui venait d'avoir lieu. C'était pour cela que M. d'Artigny avait reçu une lettre de son jardinier, et qu'il s'était immédiatement mis en route, afin

de se rendre compte par lui-même des dégâts, et de procéder tout de suite à la réparation.

Vers dix heures, la porte de la maison de campagne s'ouvrit vivement et deux enfants s'élancèrent sur l'allée sablée.

Ces deux enfants étaient Ernest et Henriette d'Artigny.

— Ernest! Ernest!... s'écria Henriette qui ne pouvait suivre son frère, où vas-tu?

— Je vais au potager, aider Jérôme, répondit orgueilleusement le jeune garçon; mon voyage à Paris a dû le mettre bien en retard, ce pauvre Jérôme.

Ernest arriva au jardin potager qu'il trouva en parfait état d'entretien malgré son absence. Cependant, à force de chercher, il trouva un carré que Jérôme avait commencé à bêcher la veille. La grande pelle du vieux jardinier était fichée dans la terre, en attendant la reprise du travail.

Le fils de M. d'Artigny se précipita sur l'outil et se mit à bêcher avec entrain.

Henriette arriva à son tour, armée d'un long râteau, et se mit en devoir de ratisser une allée, qui, certes, n'en avait pas besoin.

Alors le silence s'établit entre les deux habiles jardiniers, silence troublé seulement par le bruit sourd de la pelle écrasant des mottes de terre et par les grincements du râteau sur le sable.

— Mais, où donc peut être Jérôme? questionna Henriette, déjà tout essoufflée.

— Ah! je n'en sais rien, petite sœur; mais, vois! nous n'en avons que faire!... A nous deux, nous travaillons bien autant que lui, je suppose!

— Oui, oui, Ernest; tiens! regarde ce que j'ai fait en si peu de temps!

Tout à coup le vieux jardinier parut à l'angle d'une allée, poussant devant lui une pleine brouette de bon fumier destiné au carré.

— Bonne foi ! mes enfants, vous v'là, que j'crois ; comment que c'est que va l'état de vot'santé... je superpose que vous avez fait un bon voyage et que vous vous êtes bien amusés dans la grande ville ?

— Père Jérôme !... s'écrièrent en même temps le frère et la sœur, bonjour, père Jérôme ! vous vous êtes toujours bien porté ?

Et les trois jardiniers se serrèrent affectueusement la main, comme de bons compagnons de travail se retrouvant après une longue absence.

— Vous êtes-vous bien amusés ? questionna de nouveau le père Jérôme.

Beaucoup !

— Vous avez sans doute visité le Jardin des Plantes ?... J'ai souvent ouï dire qu'il y a là des fleurs magnifiques, et puis des bêtes étrangères comme il n'y en a point dans not'pays ; on y voit, paraît-il, des lions, des tigres, des perroquets, des canards, et même jusqu'à des chiens de toutes les contrées, de tous les pays et de toutes les parties du monde ; c'est un cousin à moi qui m'a dit ça.

— Votre cousin ne s'est pas trompé, répondit Henriette, qui était soudainement devenue triste.

Le vieillard s'aperçut du trouble de la fillette.

— Qui que vous avez, ma mignonne, fit-il en posant à terre les pieds de sa brouette.

— Ce n'est rien, père Jérôme, assura Henriette en essuyant furtivement une larme.

— Ce n'est rien ?... murmura le bonhomme en hochant la tête en signe de doute ; c'est-à-dire, ma petite mignonne, que c'est quelque chose ; même que je devine cette chose, moi : il y a une de ces petites bêtes-là qui vous a fait envie ; vous auriez bien voulu l'avoir et ça ne se peut point ! C'est-il vrai ?

Ces quelques mots eurent pour effet de redoubler la subite tristesse d'Henriette.

— Mouton !... Mouton !... gémit-elle en sanglottant.

Le vieillard ouvrit tout grands ses yeux, et sur sa physionomie se peignit une profonde surprise.

— Un mouton ! Mamzelle Henriette veut un mouton !... fit-il avec un accent ébahi.

— Et, pensant avoir le mot de l'énigme, il tourna ses regards vers Ernest. Mais il tressaillit des pieds à la tête.

— Quoi !... et vous aussi !... Vous voulez un mouton ?... Qu'est-ce que tout cela veut dire ?...

Ernest était tout à coup devenu triste. Il ne répondit pas au vieux Jérôme qui levait les bras par-dessus sa tête et poussait des hélas ! à n'en plus finir.

— Allons, murmura-t-il en posant ses larges mains sur l'une des épaules de chacun des enfants, vous aurez un mouton ! foi de Jérôme !... J'en parlerai à monsieur le comte... faudra ben qu'il vous en donne !... Mais, c'est pas le tout, faut travailler !... Depuis que je suis seul, le jardin crie après vous deux... Allons, à présent que nous revoilà trois, va falloir rattraper le temps perdu.

Ce disant, le bon vieillard saisit les brancards de la brouette et la conduisit sur le carré.

Le frère et la sœur s'empressèrent autour de Jérôme, qui sourit malicieusement en voyant sa pelle entre les mains d'Ernest.

Quand l'heure du déjeuner sonna, Joséphine vint chercher les deux aides-jardiniers qui remirent à son propriétaire les outils dont ils s'étaient si bien servis.

A vrai dire, le carré n'avait que très-peu changé de physionomie, mais les jardiniers avaient reconquis une bonne dose de gaieté, et surtout grand appétit.

Le déjeuner une fois terminé, Ernest et Henriette, qui ne devaient reprendre leurs études que le lundi de la semaine suivante, allèrent mettre de l'ordre dans leurs cahiers et leurs livres. Cela fait, la curiosité les poussa au fond du parc, à l'endroit où les maçons réparaient le mur de clôture.

Une partie de la journée s'écoula ainsi.

Au moment où ils allaient se retirer pour retourner au château, Henriette, qui regardait par-dessus la brèche du mur, aperçut sur le chemin une grande voiture approchant au trot de deux forts chevaux gris.

Frère, regarde donc, ne dirait-on pas une voiture de chemin de fer, comme il y en a à la station d'Yvetot pour desservir Cany et Saint-Valery-en-Caux.

— En effet ; où va donc cette voiture ?... Si c'était pour nous !...

— Y penses-tu, Ernest ?... Nous n'attendons aucun paquet.

— C'est juste ; je ne réfléchissais pas.

Tous deux se dirigèrent vers l'habitation.

Toutefois, ils prirent par un petit sentier ombreux longeant le mur du côté de la route, et s'arrêtèrent à la grille pour voir passer le lourd véhicule.

Mais quel ne fut pas leur étonnement quand ils virent la voiture des messageries s'arrêter devant eux.

— Tiens !... Qu'est-ce donc !... fit Ernest.

Un employé du chemin de fer venait de sauter sur la route.

— Est-ce ici que demeure monsieur le comte d'Artigny ?

— Oui, c'est ici.

— Ah bien ! alors j'ai un panier pour vous.

Ce disant, l'homme attachait, à l'aide d'une chaîne de fer, une des roues du véhicule dont il ouvrit le panneau d'arrière ;

puis, allongeant les bras, il s'empara d'un grand panier à jour.

Deux cris, n'en formant qu'un seul, s'échappèrent de la poitrine du jeune garçon et de celle de la fillette.

— Mouton ! s'exclamèrent-ils.

Tous deux ouvrirent la grille, dont ils ne purent trouver la serrure qu'au bout de quelques secondes, tant était grande leur émotion. Alors ils se précipitèrent vers l'employé et lui arrachèrent le panier.

Puis, sans plus s'occuper de l'homme du chemin de fer, ils s'élancèrent en bondissant vers le château et entrèrent en criant de toute la force de leurs poumons :

— Mouton ! Mouton !... papa ; c'est Mouton !

L'employé arriva bientôt après avec son livre à faire signer, toucha le montant de l'expédition augmenté d'un bon pourboire, et partit après forces salutations.

Dagobert, ou plutôt Mouton, car c'était bien lui, se mit, dès qu'il fut désempêché, à courir, à sauter, à aboyer ; bondissant de l'un à l'autre de ses bienfaiteurs en les couvrant de caresses.

CHAPITRE IX

Heureuse surprise.

Le jour touchait à sa fin.

Un temps triste et sombre, bien en harmonie avec l'esprit de madame Clerval, s'appuyait, pour ainsi dire, lourdement sur Paris. La mansarde, malgré le grand espace s'étendant devant son unique fenêtre, était plongée dans une demi-obscurité.

Emilie dormait d'un sommeil lourd et agité, et la fleuriste se tenait accoudée au chevet de l'enfant.

Julien était absent. Le jeune garçon était sans doute sorti pour chercher un em-
ploi.

Tout à coup Emilie fit un léger mouvement. Ses lèvres laissèrent échapper quelques paroles, et elle se dressa sur son séant, lançant autour d'elle des regards interrogateurs.

— Petite maman, j'ai encore fait le même rêve... Figure-toi que j'étais dans un beau jardin ;... il y avait des fleurs partout ;... l'air en était embaumé... Je me promenais avec toi et avec Julien... c'est toujours le même rêve !... Maman, quand irons-nous au jardin du Luxembourg ? cela me fait tant de bien de sentir le soleil me réchauffer et de voir les petites filles et jeunes garçons jouer et courir autour de moi !... quand pourrai-je marcher seule, comme Julien et comme toi ?...

Il se fit un instant de silence.

— Tiens ! reprit bientôt la petite fillette, où est donc Dagobert, n'est-il pas encore rentré, ... mon Dieu, pourvu qu'il ne soit pas perdu !...

La fleuriste n'entendit pas les dernières paroles de sa fille. Elle était tombée dans de profondes réflexions !... Elle pensait à son loyer qu'elle aurait dû payer ce jour même, elle pensait aux choses indispensables à la vie, choses dont il lui était impossible de se pourvoir faute du métal que l'on appelle l'argent.

En cet instant, la porte s'ouvrit et monsieur Bobillard entra.

— Eh bien, interrogea-t-il, quoi de nouveau ?... M. Julien a-t-il trouvé ?...

— Hélas ! non ! les places sont rares, et d'un autre côté le travail ne donne pas pour moi.

Le concierge hocha tristement la tête.

— J'ai vu le propriétaire, dit-il, c'est un excellent homme ; je lui ai parlé de votre gêne momentanée ; il consent à attendre un peu.

— Merci, mon cher Bobillard ! si mon-

sieur Prudon me laisse quelque jours devant moi, c'est grâce à vous.

— Des remerciements, par exemple !... parlons d'autre chose, je vous prie... Ah ! à propos ! Dagobert n'est pas revenu ?... Pourvu qu'il ne soit pas perdu tout de bon, cette fois. Vous m'avez fait connaître votre intention de le vendre ; ce serait véritablement jouer de malheur si...

Le concierge fut interrompu par des pas lourds qui se firent entendre dans l'escalier.

Madame Clerval se dirigea vers la porte restée ouverte pour la fermer, mais elle n'en n'eut pas le temps. Un facteur des postes venait de s'arrêter sur le palier.

— Madame Clerval ? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur, répondit la fleuriste d'une voix que l'émotion rendait mal assurée.

— Alors veuillez me donner votre signature ; je vous apporte une lettre chargée, dont vous avez à signer le reçu.

— Une lettre chargée... pour moi ? fit la fleuriste, cela ne se peut ?... Vous faites erreur.

Le facteur se dirigea vers la fenêtre et regarda attentivement l'enveloppe où brillaient cinq cachets de cire rouge.

— Pardon, je ne me trompe pas ; voyez vous-même.

Madame Clerval regarda.

— En effet... c'est bien mon nom et mon adresse.

— Veuillez signer, reprit le facteur en posant son cahier d'émargement sur la table.

Madame Clerval signa d'une main agitée et l'employé ferma son cahier et se retira.

Madame Clerval déchira vivement l'enveloppe.

Deux billets de banque de 100 francs chacun, accompagnés d'une lettre, lui apparurent alors.

— De l'argent !... s'exclama-t-elle.

Le concierge, profitant de l'étonnement de la fleuriste, étonnement qu'il partageait bien, se retira avec discrétion.

Restée seule, madame Clerval ramassa précieusement les deux billets de banque, et, comme le jour était devenu très-bas, elle alluma une bougie et lut la lettre qu'elle venait de recevoir.

Voici quelle était la teneur de cette lettre :

« Madame,

« En tous points d'accord avec mon « mari, M. le comte d'Artigny, qui sauva « par hasard votre joli et intelligent chien, « il y a de cela peu de temps, je viens « vous annoncer une nouvelle qui ne lais- « sera pas que de vous étonner grande- « ment.

« Mouton, ou plutôt Dagobert, ainsi que « vos enfants l'appellent, nous est arrivé « hier soir par le chemin de fer. Deux « heures après cette arrivée inattendue, « mon mari reçut une lettre de la direc- « trice de l'hôtel de Dieppe, où nous « étions descendus pendant notre séjour à « Paris. Cette lettre nous apprenait que « Dagobert venait d'arriver à l'hôtel « même.

« L'intelligent animal, ayant sans doute « trompé votre vigilance, sut retrouver la « demeure qui fut pendant quelques jours « la sienne. Malheureusement nous étions « partis peu d'heures avant son arrivée.

« Vous serez surprise de ce que nous ne « pensons pas à vous renvoyer ce char- « mant animal ; mais, je vous avoue que « mes enfants l'ont pris en telle affection, « que mon mari et moi sommes décidés à « le garder. Je vous prie donc de bien « vouloir accepter ce petit dédommage- « ment de 200 francs ci-inclus, espérant

« que voudrez bien nous laisser Dago- « bert.

« Cependant, soyez assurée que, dans le « cas contraire, nous vous le renverrions « immédiatement.

« Maintenant, chère madame, permet- « tez-moi de vous entretenir de choses « plus sérieuses :

« Je viens vous demander si vous ne « seriez pas peinée de quitter Paris.

« En ce cas, je vous offrirais la gérance, « pour ainsi dire, de la lingerie, dont je « ne puis m'occuper, ayant beaucoup « d'autres intérêts à surveiller.

« Nous possédons, à l'extrémité du parc « une petite maison très-agréable et assez « spacieuse pour une famille peu nom- « breuse. Si vous voulez bien accepter « l'emploi que je vous propose, j'aurai, en « quelques jours, fait arranger cette habi- « tation, prête à vous recevoir avec vos « enfants.

« Je vous prie de croire qu'un refus me « contrarierait particulièrement, car je « ne vois réellement personne aussi ca- « pable de remplir le poste dont je vous « parle.

« Quant aux renseignements, mon mari « s'en est occupé. Sans notre départ, com- « mandé par une cause sérieuse nous rap- « pelant chez nous, je serais allée moi- « même vous apprendre ce que la dis- « tance m'oblige maintenant à vous écrire.

« Veuillez me faire connaître au plus « tôt votre décision, et j'aviserai immé- « diatement pour votre voyage.

« Comtesse d'Artigny, née de « Fronteville.

« Château d'Herqueville, près Cany « (Seine-Inférieure). »

— Madame Clerval finissait à peine la let- tre, que la porte s'ouvrait et que Julien en- trait.

— Rien, maman, je n'ai encore rien trouvé !... soupira le jeune garçon.

— Julien ! Émilie !... Mes enfants chéris !... nous sommes sauvés !... et ceux qui viennent nous aider sont les mêmes qui ont secouru Dagobert.

— Quoi ! fit Julien, ce jeune homme de mon âge, qui nous accosta un dimanche au jardin du Luxembourg ?

— Oui ! ce jeune homme est le fils du comte d'Artigny. Tiens, lis cette lettre.

Julien s'empara fiévreusement de la lettre, et, pendant qu'il lisait, madame Clerval s'approcha du lit de la malade.

— Émilie, ton rêve était un pressentiment envoyé par le ciel ! Tu vas voir des fleurs, tu vas respirer le grand air de la campagne, le soleil et les soins vont te rendre la santé.

— Et Dagobert ? s'empressa d'interroger Émilie.

— Nous allons le retrouver, il n'est pas perdu, et c'est lui la première cause de notre bonheur. Mes enfants, remercions Dieu ensemble ; prions-le du fond de nos cœurs pour qu'il comble de toutes les félicités ceux qui nous rendent la joie, la vie.

Julien avait achevé sa lecture.

— Oui, prions pour nos bienfaiteurs, murmura-t-il avec émotion.

Et, suivant l'exemple de sa mère, il se mit à genoux auprès du lit.

Émilie joignit ses petites mains et pria aussi.

Un changement subit semblait s'être opéré dans la mansarde. Tout à l'heure triste et morne, elle était à présent devenue le doux asile du bonheur, où le murmure de trois âmes reconnaissantes vibrait harmonieusement en montant vers le ciel.

WILFRID PAGARD.

(La suite au prochain numéro.)

LA PREMIÈRE AUMONE DE CLOTILDE

I

Dans les premiers jours du mois de décembre 1875, — une femme, vêtue d'une robe noire en lambeaux, gravissait la montueuse rue d'Amsterdam. Elle suivait d'un regard profondément mélancolique la marche fatiguée d'un petit garçon qui traînait avec insouciance un orgue de Barbarie dans le plus piteux état.

L'un accompagnant l'autre, ou plutôt se traînant tous les deux, la femme et l'enfant atteignirent les abords de la rue de Parme.

Là le petit garçon fit une halte.

La mendiante promena autour d'elle un regard inquiet. Des passants qui, sans la voir, coudoyaient cette misère, ce regard monta aux fenêtres closes d'un riche hôtel ; de l'hôtel, il se tourna vers les croisées d'une haute maison qui lui faisait face. Mais, hélas ! ni l'hôtel somptueux, ni la demeure bourgeoise ne donnèrent signe de vie.

Le petit joueur d'orgue ne paraissait guère se préoccuper du résultat de son infernale musique ; avec cette machinale persistance qui caractérise la gent vagabonde, il épuisait son répertoire.

Cette scène avait attiré deux attentions sérieuses et conquis deux sympathies véritables.

L'attention première émanait d'un homme debout, sur le seuil d'une porte cochère, qui semblait attendre et attendait, en effet, l'arrivée de sa voiture. Après avoir consulté sa montre, le matinal promeneur boutonna son paletot doublé de fourrure, glissa dans les poches deux mains finement gantées ; et, calme dans

son impatience, il chercha à utiliser ce temps perdu dans l'attente.

Des profondeurs de la rue d'où il espérait voir surgir son cocher, il porta ses regards sur le misérable couple. Son œil d'aigle découvrit bientôt, sous la pâleur terreuse de la mendiante, que le froid, la faim, le manque de sommeil avaient appauvri jusqu'à l'épuisement une constitution primitivement forte. Il comprit que la mendicité était devenue forcément le gagne-pain de cette malheureuse.

Cet observateur profond, cet homme à taille majestueuse, au maintien aristocratique, à la figure fine et distinguée, était un des princes de la science, l'un des premiers parmi les disciples de Hahnemann.

La sympathique commisération du docteur avait été partagée.

En effet, en face de la porte qui servait de point d'observation au célèbre praticien, se trouvait une vieille maison; comme il en existe encore dans ces quartiers.

Une fenêtre du rez-de-chaussée de cette maison s'ouvrit doucement : une femme parut.

C'était une jeune fille ou plutôt une enfant de seize ans, très-modestement vêtue. Elle fit un signe amical aux pauvres musiciens et leur dit d'une voix caressante :

— Bonne mère, cher enfant, attendez...

De sa place et sans effort, le docteur plongeait librement dans l'intérieur de la chambre.

Tout au fond, il aperçut un lit de pensionnaire; une commode en bois de noyer; au-dessus de la commode, rayonnant dans un cadre d'ébène, une image de la Vierge. Quelques chaises de canne, rangées le long du mur, complétaient l'ameublement de cet humble logis.

Après avoir délicatement enveloppé

dans un morceau de papier une pièce de monnaie, la jeune fille mit, en souriant, son offrande dans la main tendue du petit garçon.

Le docteur plongea un dernier regard dans la rue d'Amsterdam et n'apercevant pas sa voiture, il s'élança sur les traces des deux pauvres qui s'étaient éloignés.

La mendiante, qui marchait lentement, semblait vivement intéressée par la lecture d'un fragment de papier qu'à sa froissure et à sa finesse le docteur reconnut pour celui qui avait servi d'enveloppe au don de la jeune fille.

— Bonne femme, lui dit-il, ne serait-il pas honnête de rendre ce papier à la jeune personne qui vous l'a donné par mégarde?

Croyant voir un reproche dans ces paroles, la mendiante devint pourpre.

— Monsieur, balbutia-t-elle en tendant la feuille manuscrite, je croyais ne faire aucun mal... Ah! que le bon Dieu bénisse la charitable demoiselle! ajouta la pauvre d'une voix attendrie.

— Vous paraissez bien souffrante, donnez-moi quelques renseignements sur votre situation, elle m'intéresse. Êtes-vous mariée?

— Je suis veuve, monsieur; cet enfant est le fils de mon frère.

— Vous êtes chargée de l'existence de vos neveux?

— Oui, monsieur.

— Vous avez bravement agi; mais vous ne pouvez suffire à votre entretien et à celui de deux enfants, en mendiant.

— Je ne puis travailler, monsieur; je suis faible et malade.

— Voici quelque argent, donnez-moi votre adresse. Une personne qui s'occupe de bonnes œuvres ira demain chez vous.

Tout en revenant sur ses pas, le docteur

parcourait le papier qui lui avait été remis.

Paris, le 3 décembre 1875.

« Merci, ma chère sœur, pour toutes les
« privations que tu t'imposes. Notre bonne
« mère souffre beaucoup ; l'air de Paris
« achève d'épuiser ses forces déjà si affai-
« blies. Nous vivons au jour le jour,
« je... »

« Pour trouver des leçons de musique
« et de dessin, il me faudrait des recom-
« mandations que je n'ai pas. Je travaille
« toujours pour le magasin de tapisserie
« du passage Choiseul. »

Le docteur replia avec soin ce fragment de lettre, le serra dans son portefeuille et dit à son cocher qui venait de le rejoindre :

— A l'hôtel du comte de Chabannes, aux Champs-Élysées.

II

Le salon de madame de Chabannes, sans contredit le plus agréable de Paris, le plus fréquenté par l'élite du grand monde, possède un cachet de distinction artistique qu'il serait difficile de rencontrer en dehors de ce centre.

Ce jour-là, ou plutôt ce soir-là, il y avait fête à l'hôtel. On y célébrait l'anniversaire de la fille du comte et de la comtesse.

Quoique peu nombreuse, la réunion était fort animée ; on causait, on jouait, on avait dansé. Le poète M***, debout devant la cheminée, racontait une histoire. On faisait silence, on prêtait au conteur une attention profonde.

Madame de Chabannes suivait la mobile physionomie de sa fille qui prêtait une oreille attentive à ce savant et ingénieux discours.

Après un instant de souriante contemplation, elle s'aperçut que, tout en donnant au narrateur l'attention de sa jeune intelli-

gence, Clotilde envoyait souvent un regard vers l'entrée du salon.

— Quelle est donc la personne dont tu attends si impatiemment l'arrivée, mon enfant ? demanda-t-elle à sa fille.

Notre docteur, bonne mère, il m'a promis ce matin le récit d'une petite aventure qui lui est personnellement arrivée, et qui je crois, aura bien aussi sa valeur.

Au même instant M. le docteur Carrel parut.

— Vous nous arrivez bien tard, dit madame de Chabannes.

Elle laissa le docteur avec Clotilde et se dirigea vers la porte du salon.

— Chère enfant, dit le docteur, en attirant à l'écart sa jeune compagne, vous souvient-il de m'avoir dit le mois dernier : « Si vous aimez bien votre petite amie, vous lui donnerez, le jour de sa naissance, une infortune à secourir, une douleur à consoler.

— Si je me souviens de cela ! s'écria gentiment la jeune fille ; oh ! certainement !

— Laissons partir quelques personnes. Aussitôt que nous pourrons former un petit comité, je vous raconterai l'histoire promise.

A la prière de la comtesse, avertie par sa fille, les joueurs abandonnèrent les cartes, on fit cercle, et C... raconta, avec cet esprit charmant qui élève ses moindres récits à la hauteur d'une œuvre littéraire, la petite scène dont il avait été le témoin dans la matinée.

Il mit tant de cœur dans sa narration, il dépeignit avec un tel accent de vérité la position précaire et difficile de la charitable ouvrière, qu'il conquit pour elle la sympathique commisération du noble auditoire.

Avec ce tact exquis et infini qui appartient aux femmes, madame de Chabannes

devina les intentions du docteur. Ce touchant récit était un rappel aux sentiments généreux de la jeune Clotilde.

L'attendrissement de la petite fille était visible. L'expression inquiète et presque douloureuse de sa physionomie révélait un si vif désir de porter des consolations et des secours à l'intéressante ouvrière, que madame de Chabannes s'empessa de lui dire :

— Dès demain, nous irons rendre visite à la protégée de notre bon docteur. Tu destines, je le sais, le contenu de ta bourse à une bonne œuvre ; mais comme tes économies seraient insuffisantes pour venir efficacement en aide à ces deux pauvres femmes, je te permets de recourir à ton père.

VICTOR PERCEVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHASSEUR DE MOUCHES

Il y a le chasseur de lions, le chasseur de panthères, le chasseur d'éléphants, le chasseur d'ours, le chasseur de sangliers, le bouvetier, et enfin le chasseur de menu gibier à poils et à plumes.

Jules était un chasseur de mouches, et il n'en était pas plus fier pour cela ; il chassait les mouches avec la plus grande modestie et uniquement pour son plaisir.

Il n'avait aucun attirail présomptueux. Ni fusil, ni carnier, ni cartouchière, ni grandes bottes qui montent au-dessus des genoux ; il chassait simplement avec deux doigts : le pouce et l'index.

Dès qu'il avait un moment de loisir, il se mettait en embuscade devant les vitres de l'appartement, le long des treilles du jardin, au bord du bassin, en un mot, dans tous les lieux fréquentés par les malheureuses bestioles qu'il poursuivait.

Dès qu'il en prenait une, il l'introduisait délicatement dans une boîte où il avait ménagé des jours, et passait à une autre.

La distraction était mince, un peu sottie pour tout dire, et sa mère ne cessait de le gronder à ce sujet, car indépendamment de cela, cette occupation était cruelle, et de plus elle n'était pas exempte de dangers.

Jules ne devait pas l'ignorer plus longtemps.

Il venait de s'écrier :

— Oh ! la grande mouche en or ! qu'elle a de jolies ailes et que tout son corps est joli ; il faut que je l'attrappe !

Et Jules d'allonger les deux doigts pour la saisir, ce qu'il fit on ne peut plus adroitement.

Son père, qui s'était approché de lui pendant qu'il opérait cette belle capture, s'écria avec un effroi visible :

— Veux-tu bien...

Un cri perçant l'interrompit.

Il était poussé par le petit Jules qui venait d'être cruellement piqué par le gros frélon qu'il convoitait il y avait quelques secondes.

La douleur était si aiguë que le pauvre enfant se tordait dans les bras de son père, qui l'emportait dans sa chambre pour lui poser une compressé d'eau vinaigrée, après avoir préalablement retiré, à l'aide d'une fine pointe d'acier, l'aiguillon resté dans la piqûre, car il faut en pareil cas se garder de l'arracher en le prenant avec les doigts, car alors la tête de l'aiguillon resterait dans la piqûre.

Quand la douleur eut disparu, ce qui se fit assez rapidement, le petit Jules dut subir une remontrance sévère sur sa sottie habitude qu'on lui conseilla de perdre une fois pour toutes.

Il fit les plus grandes promesses à ce sujet, disant qu'il ne se hasarderait plus jamais à jouer avec de pareilles bêtes.

Hélas ! trop souvent promettre et tenir sont deux, et il prouva une fois de plus la justesse de l'ancien proverbe, en recommençant sa chasse huit jours après.

Cette fois il s'était bien dit qu'il éviterait de se commettre avec les frélons et les guêpes, et ne s'attaquerait qu'aux gentilles mouches noires dont il avait l'habitude, et qui pensait-il, ne pouvaient jamais causer le moindre mal.

Resté seule dans la chambre, où l'on était quelquefois contraint de l'enfermer pour qu'il fit ses devoirs sans s'interrompre à tout moment, il s'était levé brusquement, et, de sa main droite à moitié fermée, il s'était mis à opérer ses razzias ordinaires sur les vitres de la fenêtre.

Il avait déjà fait un grand nombre de prisonnières qu'il considérait avec un grand plaisir, quand il se recula tout à coup en portant rapidement la main à l'une de ses oreilles.

— Oh ! la la, cria-t-il, en se mettant à trépigner.

Une des petites mouches qu'il croyait si inoffensive, poursuivie de trop près sur sa joue venait de pénétrer dans son oreille et y bourdonnait de telle sorte qu'il en avait la tête perdue.

— Papa ! papa ! viens ! viens vite ! Et il donnait de grands coups de poing dans sa porte fermée à double tour.

Son père, attiré par le bruit, s'élança pour lui ouvrir, et il le trouva la face rouge et les yeux convulsés.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ? lui demanda-t-il.

— Une mouche qui est entrée dans mon oreille, tout au fond... elle va me piquer la cervelle... oh ! la la, je sens son dard.

Et Jules recommençait à trépigner de plus belle.

— Encore les mouches ! Dieu que cet enfant est sot ! dit-il avec humeur.

Ouvrant ensuite la porte, il appela son domestique à qui il ordonna d'apporter de l'huile d'olive.

Faisant aussitôt coucher son fils sur le côté, il lui versa de l'huile dans l'oreille, après quoi il lui recommanda de rester immobile pendant une minute ou deux.

— C'est singulier, je ne sens plus rien, dit Jules.

— Je le crois sans peine, dit le père.

Car l'huile, en s'écoulant, a commencé d'abord par asphyxier la mouche, puis l'a ramenée ensuite.

T'en voilà quitte encore une fois ! mais fais en sorte que cela ne se renouvelle plus... Puisque l'occasion s'en présente, je veux achever de t'éclairer sur les accidents qui peuvent résulter des mouches.

Le père de Jules, qui se tenait en ce moment près de la fenêtre, lui fit signe de s'approcher.

— Tu vois bien là, dit-il, de l'autre côté de la vitre cette mouche étroite, longue et noire, dont la tête se termine par deux petits crochets...

— Oui papa, je la vois.

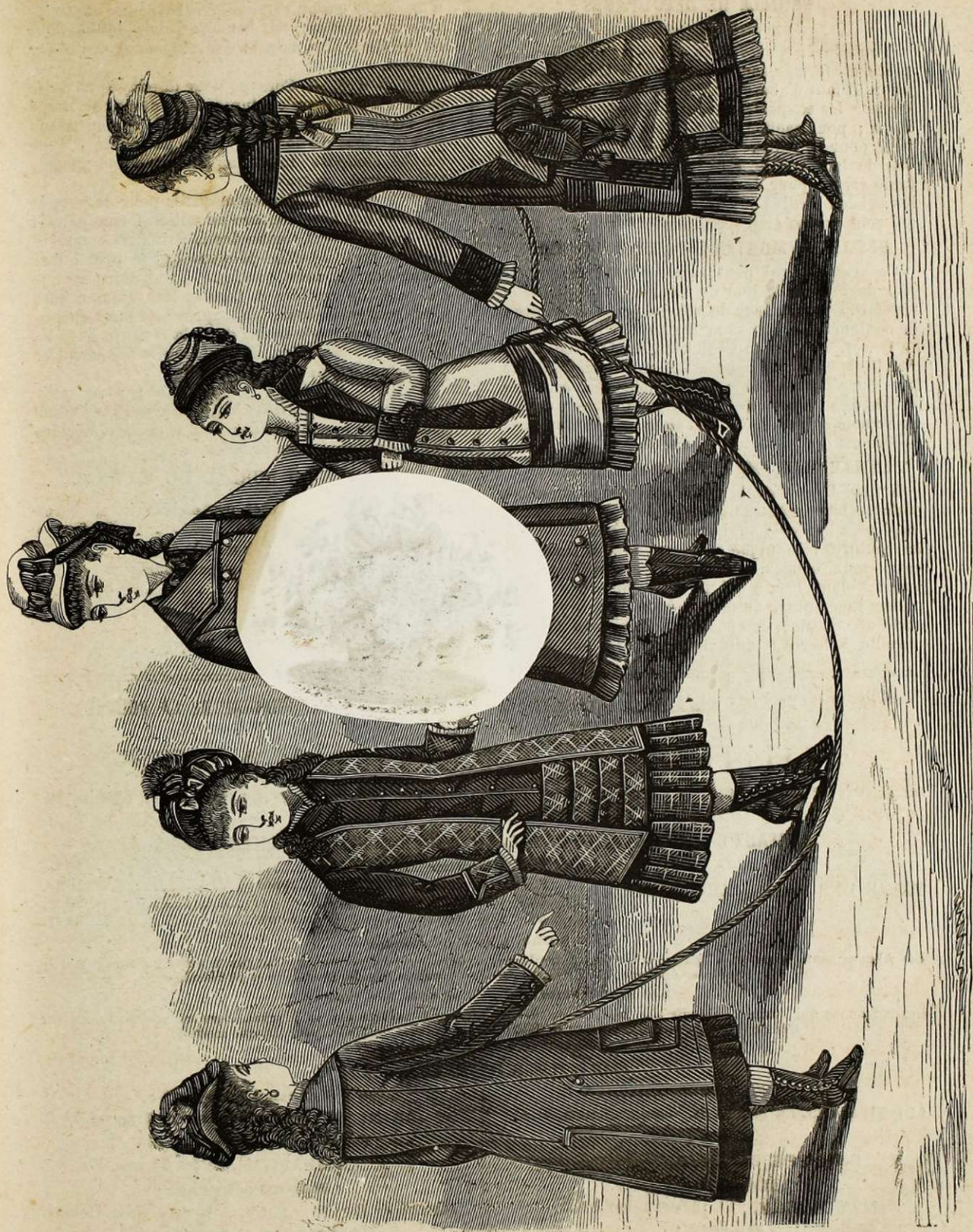
— Eh bien, c'est une mouche charbonneuse... Il suffirait que celle-là te fit une piqûre presque insensible, pour qu'en moins de deux heures tu fusses parti à tout jamais pour l'autre monde.

Jules ouvrit de grands yeux en regardant avec beaucoup d'attention le dangereux animal.

— Et maintenant prends garde à toi.

— Oh ! oui, père... je comprends maintenant que ce n'est pas toujours le plus gros animal qui est le plus nuisible.

GEORGES FATH.



Hélas ! trop souvent promettre et tenir sont deux, et il prouva une fois de plus la justesse de l'ancien proverbe, en recommençant sa chasse huit jours après.

Cette fois il s'était bien dit qu'il éviterait de se commettre avec les frélons et les guêpes, et ne s'attaquerait qu'aux gentilles mouches noires dont il avait l'habitude, et qui pensait-il, ne pouvaient jamais causer le moindre mal.

Resté seule dans la chambre, où l'on était quelquefois contraint de l'enfermer pour qu'il fit ses devoirs sans s'interrompre à tout moment, il s'était levé brusquement, et, de sa main droite à moitié fermée, il s'était mis à opérer ses razzias ordinaires sur les vitres de la fenêtre.

Il avait déjà fait un grand nombre de prisonnières qu'il considérait avec un grand plaisir, quand il se sentit un coup en portant rapidement sa main à ses oreilles.

— Oh ! la la, cria-t-il, trépigner.

Une des petites mouches qu'il avait prise, inoffensive, poursuivie de trop près sur sa joue venait de pénétrer dans son oreille et y bourdonnait de telle sorte qu'il en avait la tête perdue.

— Papa ! papa ! viens ! viens vite ! Et il donnait de grands coups de poing dans sa porte fermée à double tour.

Son père, attiré par le bruit, s'élança pour lui ouvrir, et il le trouva la face rouge et les yeux convulsés.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela veut dire ? lui demanda-t-il.

— Une mouche qui est entrée dans mon oreille, tout au fond... elle va me piquer la cervelle... oh ! la la, je sens son dard.

Et Jules recommençait à trépigner de plus belle.

— Encore les mouches ! Dieu que cet enfant est sot ! dit-il avec humeur.

Ouvrant ensuite la porte, il appela son domestique à qui il ordonna d'apporter de l'huile d'olive.

Faisant aussitôt coucher son fils sur le côté, il lui versa de l'huile dans l'oreille, après quoi il lui recommanda de rester immobile pendant une minute ou deux.

— C'est singulier, je ne sens plus rien, dit Jules.

— Je le crois sans peine, dit le père.

Car l'huile, en s'écoulant, a commencé d'abord par asphyxier la mouche, puis l'a ramenée ensuite.

T'en voilà quitte encore une fois ! mais fais en sorte que cela ne se renouvelle plus... Puisque l'occasion s'en présente, je veux achever de t'éclairer sur les accidents qui peuvent résulter des mouches.

Le père de Jules, qui se tenait en ce moment près de la fenêtre, lui fit signe de se lever.

— Vois bien là, dit-il, de l'autre vitre cette mouche étroite, longue, noire, dont la tête se termine par deux petits crochets...

— Oui papa, je la vois.

— Eh bien, c'est une mouche charbonneuse... Il suffirait que celle-là te fit une piqûre presque insensible, pour qu'en moins de deux heures tu fusses parti à tout jamais pour l'autre monde.

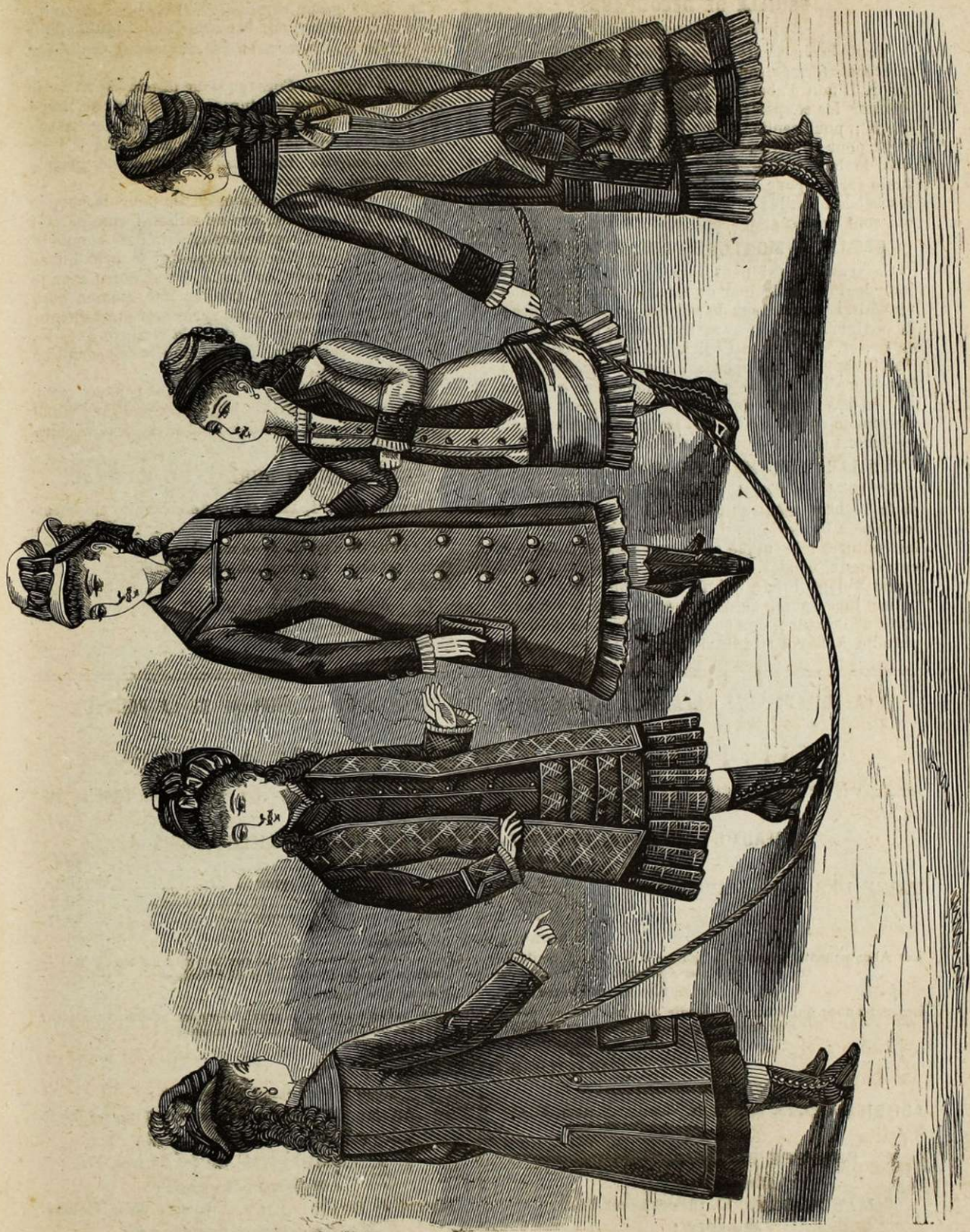
Jules ouvrit de grands yeux en regardant avec beaucoup d'attention le dangereux animal.

— Et maintenant prends garde à toi.

— Oh ! oui, père... je comprends maintenant que ce n'est pas toujours le plus gros animal qui est le plus nuisible.

GEORGES FATH.





FEUILLE DE DECOUPAGES

Le goûter sous la tonnelle.

Toute la charpente de la tonnelle est d'une seule pièce et formée seulement par la manière de la plier. Il faut d'abord la découper tout autour, puis donner les coups de ciseaux indiqués de E à H et I à K; pour replier le haut, les coins blancs servent pour le collage. On opère de même pour le bas de la tonnelle. Ensuite, on colle au milieu la table servie pour le goûter, et derrière on place les bébés installés dans les grands fauteuils, ceux qui sont debout se placent sur le devant.

DESSIN DE MONTURE POUR UN CHRIST

Ce travail, qui peut servir comme cadeau de jour de l'an ou de jour de fête, est très-simple et vite fait. On trace, sur du velours ou de la peluche de couleur, la croix avec trois rangs de soutache en or, et, au pied du Christ, on brode avec du fil d'or le bouquet de pensées. Ensuite, on applique le velours sur une pièce de bois découpée que l'on double de soie assortie, et on coud tout autour une ganse soie et or. Le Christ se fixe au milieu avec les écrous des pieds et des mains.

FEUILLE IMPRIMÉE SUR PAPIER MINCE

N^{os} 1 à 4. — Modèle d'une robe de petit enfant pour le bébé incassable : elle se fait en piqué et bandes de broderie anglaise, avec petit galon sur les coutures ; le piqué se découpe en dessous des entre-deux brodés. Au bas de la robe, il y a un grand volant brodé qui forme comme une toute petite jupe, puis, au-dessus du volant, il y a une sorte de ceinture, composée d'un morceau d'étoffe pareille à la robe taillé dans le biais, puis bordé

d'un léger galon et plissé en travers ; cette ceinture se maintient sur les côtés dans des coulants en broderie. La manche est un jockey croisé sur le haut.

N^{os} 5 à 8. — Corsage pour la poupée n^o 4 : le dos est à plusieurs coutures, et le devant se coupe de manière à dégager un gilet de couleur tranchante. Nous ne donnons pas le patron de la jupe qui se compose tout simplement d'une grande pièce plissée en travers.

N^{os} 9 à 12. — Pardessus-visite pour la poupée n^o 4 : le dos avec couture au milieu forme paletot ajusté, le devant tombe droit, puis il se complète par une sorte de demi-pèlerine qui se prend dans la couture d'épaule, continue à se coudre avec le dos seul, de manière à former une emmanchure pour passer le bras, puis après se réunit encore avec le devant et le dos dans la couture du côté. Ce manteau est garni de soutache et se complète par un petit collet.

N^o 13. — Dessin du bouquet de pensées pour la monture du Christ ; on bâtit ce dessin sur l'étoffe pour tracer le contour des fleurs, et on le déchire avant de commencer la broderie.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N^o 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds. 20 fr. »»

Le bébé incassable avec membres articulés et tête en biscuit, cheveux courts frisés. 30 »»

La poupée de poche en biscuit, avec cheveux longs et membres articulés, habillée. 6 »»

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDOR-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Égypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London :

ASHER and C^o, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

Lyon :

M^{me} PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.

Marseille :

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid :

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) :

S^{es} JANINI y C^a, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) :

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

Buenos-Ayres :

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago :

ORESTES L. TORNERO.